

JOURNAL DES DAMES

ET

DES MODES.

~~~~~  
*Ce Journal paraît tous les dix jours, le 1<sup>er</sup>, le 10 et le 20 de chaque mois. Chaque numéro contient de une à cinq Gravures coloriées : Modes, Meubles et Bijoux. — Les bureaux sont : rue La Boétie, n° 62*  
 ~~~~~

~~~~~  
*Le tirage est limité à 1.250 ex. numérotés. — Le prix de l'abonnement est fixé à 100 francs par an pour la France et 120 francs pour l'Etranger. Il est tiré en sus 29 ex. de luxe : dont 5 sur vieux Japon avec 3 états des grav. à 500 fr. par an ; 12 sur Japon impérial avec 2 états à 300 fr. et 12 sur Japon impérial à 200 fr. — Il n'est pas accepté d'abonnement d'une durée inférieure à un an.*  
 ~~~~~

PARIS.

Ce 29 octobre 1912.

De fâcheuses pratiques tendent à modifier le protocole séculaire rédigé par les Gaston Phœbus, les du Fouilloux et à troubler profondément l'harmonie de cette évocation rituelle et splendide : une chasse à courre ...

Le grand coupable, c'est encore le progrès, la mode, le snobisme. Hélas ! Finis les *rendez-vous* aux carrefours rustiques avec, dans le décor prestigieux de l'automne, la note rouge des habits, la masse grouillante des chiens, les robes grises des grands irlandais, les sonneries de trompes... fini le *rapport* ...

Maintenant le secrétaire du maître d'équipage — car ils ont tous des secrétaires — téléphone aux invités — car ils ont tous le téléphone : il y a un « dix-cors-jeunement » à la réserve des Trois-Bornes ...

Et, immédiatement, les autos, les déplorables autos transportent au lieu indiqué veneurs et chasseresses ; les chevaux ont été conduits en main par des palefreniers.

Dans le tumulte des cornes et des échappements libres, parmi les ronflements des moteurs, on saute en selle. Mais ça n'est pas fini. Dès le *débuché*, les torpedos, les limousines s'élancent par monts et par vaux, coupent la voie, vont, viennent, sillonnent toutes les avenues, semant le désordre dans la troupe éperdue des centaures. Le bruit des moteurs, les rauques appels des

clakson empêchent d'entendre les sonneries de trompes ; les chiens , déroutés par l'odeur du pétrole , perdent la voie et se laissent prendre aux changes les plus ingénus ...

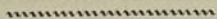
Il faut voir la fureur des maîtres d'équipage hurlant après les « tacots » ! Enfin , comme il y a un bon Dieu pour les chasseurs , on arrive quand même à l'*hallali* . Le cerf est servi pendant que de diligents maîtres d'hôtel sortent des caisses de l'auto victuailles et champagne . Madame est servie , elle aussi ...

Et puis — profanation ! — chacun remonte dans sa limousine et file . Eh bien , et la *curée* , les *honneurs* ? Et la *retraite* , cette pittoresque et rude *retraite* , au pas , pour épargner son cheval fourbu , les chiens aux talons , la *retraite* sentimentale et romantique par les halliers déserts et les taillis drapés de pourpre et d'or , la *retraite* magnifique et sauvage , sous l'averse fine ou dans la brume , la *retraite* qui peut-être excusait et magnifiait par son humilité farouche l'insidieuse cruauté de cette poursuite acharnée ?

Je sais bien , l'auto permet des déplacements vertigineux et des émotions intenses . M. de Juigné , le sympathique député , quitte , au matin , une Commission fiscale à la Chambre , prend le rapide , saute à Tours dans sa 40 HP . , mène à cheval son équipage de vautrait parmi les Bois de Crémille ou de Champchevrier , sert un solitaire de trois cents livres , remonte en auto , change de tenue dans ce boudoir trépidant , endosse son habit et , conduit par un express , peut , le soir même , faire les honneurs de son château de Juigné dans la Sarthe ...

C'est fort beau en vérité . Mais la chasse à courre ? *Débuchés* en troisième vitesse , *hallalis* à échappement libre ... C'est peut-être du sport , du chic , du snobisme , mais de la vénerie ? Jamais ...

PIERRE DE TRÉVIERES.



Des mœurs barbares envahissent actuellement nos tables et sèment la terreur dans l'âme paisible et débonnaire des gourmets : les grands diners se servent uniquement au champagne , du potage au dessert .

Horreur et damnation ! Il faut avoir un palais de chiffonnier ou un goût de chemineau pour tolérer pareilles manœuvres ! Un dîner au champagne , c'est bon pour les midinettes sentimentales en partie fine . Et nos moelleux bordeaux , nos fins et spirituels bourgognes , qu'en fait-on ?

Cette mode nous arrive tout droit de l'Argentine où , paraît-il , le champagne mène le ton et classe les élégances . C'est possible , mais lorsqu'on a la gloire de donner le jour au graves , au

sauternes , au saint-émilion , au corton , il sied d'honorer ces grands crus . Noblesse oblige . Mais du champagne ...

Et puis rien ne fausse plus le goût que ce vin pétillant , agréable , en somme , mais futile et léger . Il y a des associations consacrées , exigées : le rôti veut du bordeaux , les huîtres demandent du chablis , le perdreau rôti honnêtement ne se déguste point sans pommar d'... Agréable harmonie , les mets passent du solide au léger tandis qu'en ordre inverse les vins progressent de force et de corps .

Dîner au champagne . A 3 francs par tête , alors , comme dans les petites tavernes de la place Clichy .

~~~~~

Les plus nouvelles bottines sont faites d'une claqué vernie et d'une tige-guêtre en jersey très fin tricoté en soie . Cela moule la jambe d'une façon parfaite et a de plus l'avantage — pour nos bottiers — de ne pouvoir se porter plus de trois fois sans être déformé .

~~~~~

Les vendanges sont finies , mais sans doute , pour glorifier l'automne et le fruit cher à Priape , une élégante portait , dimanche dernier , sur un fourreau strictement drapé de satin noir , une ceinture de grosses grappes de raisins , dont les grains dorés et le feuillage rougeâtre éclairaient doucement et comme mélancoliquement l'ensemble d'une si sombre toilette . Et que c'est une jolie manière de marier les saisons et la Mode !

~~~~~

#### LA SCÈNE.

Jamais contents ! Quand il y a quelques années , on leur donnait des pièces anarchistes , pacifistes , antimilitaristes , c'était parmi nos critiques à qui se voilerait la face , crierait au scandale . A présent qu'on leur offre le contraire , les voilà naturellement qui font la petite bouche .

Cette évolution s'est accusée à propos de *Cœur de Française* , que vient de monter l'Ambigu . Excellent échantillon de pièce patriotique . Un officier allemand a dérobé des documents militaires à une institutrice française . Celle-ci , par représailles , se fait espionne au pays teuton . Arrestation . Conseil de guerre . Condamnation . Délivrance . Des uniformes . Du pittoresque . Des émotions . De l'éloquence . On s'explique le vif succès .

La critique a bien dû le constater . Mais dans maints articles percent des réserves . On doute si la mode de la pièce patriotique durera . On se demande s'il est bien artistique de spéculer sur le sentiment de la patrie . On rappelle le charmant article de



Jules Lemaitre contre le patriotisme de café-concert . On signale la facilité de certains effets sûrs dans cette sorte de sujets .

Trop tard comme toujours . Si au lieu de porter aux nues les premiers ouvrages de ce genre , la critique avait , dès le début , soulevé les mêmes objections , il est probable qu'aujourd'hui elle n'aurait plus à les formuler . Les auteurs , sentant qu'on voyait la ficelle , se seraient gardés de tirer dessus et eussent cherché le succès ailleurs . La critique n'est donc pas en droit de se plaindre . On ne lui sert qu'un plat dont elle redemandait .

Autre enseignement qui sort de là : un genre en pleine vogue est bien près d'être un genre fini . Dès que le public y court , on ne songe plus qu'à l'en déguster . Ce dont quelques adroits déhinnages et un peu de persistance dans le dédain ont vite fait l'affaire .

Vous me citerez bien un genre à la mode qui forme exception : la demi-comédie légère ayant pour héroïne une jeune fille inva-riablement exquise , petit lutin complexe , mauvaise tête mais cœur d'or , émancipée et chaste , riant d'un œil , pleurant de l'autre , la pièce mi-soie mi-coton à laquelle , depuis Scribe , tous les dénigrement du monde n'ont pas enlevé un seul client . . . C'est qu'au théâtre , comme autre part , il existe l'article toujours de mode . On sait bien que ce n'est pas le comble de l'élégance ni du raffinement et qu'il y a des qualités au-dessus , mais c'est confortable , plaisant à l'œil , s'adaptant à toutes les tailles , et , comme dit le chef de rayon , on ne s'en fatigue jamais .

Cette faveur prolongée constitue même un des traits saillants qui distinguent les œuvres conventionnelles des œuvres clas-siques . Celles-ci ne répondant pas aux goûts du moment et ne visant qu'à peindre l'humanité constante , loin d'être indéfini-ment fêtées , connaissent bien souvent de longues crises d'aban-don . Aussi quand le public semble leur revenir , est-ce partout des clameurs et de l'étonnement .

Nous venons de revoir ce phénomène à l'occasion du *Malade Imaginaire* dont la reprise à l'Odéon bat le record des grosses recettes . Molière réalisant le maximum ! Le petit monde des théâtres n'en croyait pas ses oreilles . Et dans tous les restau-rants de nuit , on décréta aussitôt que maintenant le public allait revenir au classique .

Exagération . Que l'Odéon redonne donc avec éclat quelqu'une des grandes comédies de Molière : l'*Ecole des Femmes* , l'*Avare* , par exemple , — on jugera , d'après les recettes , si présentement c'est au classique que le public revient .

Sans doute , le nom de Molière n'a pas nui à la reprise ; et le texte de cette farce débordante de verve , quoique un peu lourde





*Tailleur de Velours blanc frappé  
garni de Loutre et de Passementerie*



Ayuntamiento de Madrid



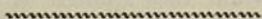
parendroits , a pu également servir . Mais l'essentiel du triomphe , ne nous le dissimulons pas , est dû à l'agrément de la mise en scène .

A la Comédie-Française la pièce est jouée dans la tradition . M. Antoine , lui , l'a montée dans le mouvement . En outre , il y a rétabli les chants , les danses , tout ce que Molière avait inventé pour récréer son souverain et dont on privait sans raison notre suffrage universel . Ajoutez les premiers rôles tenus par des étoiles de café-concert . Méthode admise chez M. Samuel , mais chez M. Antoine , sur une scène subventionnée , rébellion véritable . Quand le Conservatoire regorge de comiques en disponibilité , aller en chercher d'autres au music-hall , quel pied-denez à l'enseignement de l'Etat !

Mais ce n'est pas tout . N'oublions pas le clou , la grande attraction : les débuts de Mlle Marnac , — Marnac dans du classique ! Il était évident que toutes les habituées de la rue de la Paix et leurs jeunes amis désireraient voir cela .

Autant de brillantes spectatrices en plus pour le *Malade* . Et emballées à fond , encore ! Croiriez-vous qu'il y en avait une qui voulait que je la présente à l'auteur ?

FERNAND VANDÉREM.



#### L'ART MODERNE OU LA QUESTION D'ARGENT

Je connais un jeune homme qui fut amené par les hasards de la vie à voyager en chemin de fer dans le même compartiment que trois écrivains célèbres . Notre jeune homme ressentit le coup au cœur des enthousiasmes juvéniles et s'applaudit d'autant plus de l'aubaine qu'il était invité dans un château et qu'il manquait de sujets de conversation . Il ouvrit donc des oreilles admiratives . En vain . Ces trois messieurs s'entretenaient des tirages de leurs livres , des droits d'auteur de leurs pièces et même — j'ai dit que c'étaient des gens arrivés et considérables — de placements financiers avantageux . Le néophyte , qui , de son métier , vend de la passementerie aux couturières , en fut profondément désillusionné et il esquissa , depuis , un sourire quand on lui parle d'artistes .

L'extraordinaire , c'est que la manie commerciale de certains littérateurs et , en particulier , des auteurs dramatiques , a fini par gagner le public . On ne dit plus maintenant dans les salons : « Cette pièce est mauvaise » , mais : « Elle ne fera pas le sou ! » J'ai entendu dernièrement de braves gens qui s'étaient amusés de tout leur cœur à la *Prise de Berg-op-Zoom* supputer pendant plus d'une heure les bénéfices triples que réaliseraient M. Sacha



Guity, auteur et acteur, et sa femme, Mme Charlotte Lysès, principale interprète ! Le tirage des livres est une préoccupation. L'actrice n'est grande artiste qu'à partir de cinq cents francs par soirée. On connaît son cachet, comme on connaît les droits d'auteur réalisés par les dramaturges en vogue. Il y a toujours là quelqu'un qui a jeté un coup d'œil indiscret sur le registre de la Société ! Je ne parle que pour mémoire des peintres qui sont estimés à tant le mètre ; du jour où l'on a su qu'une dame étrangère avait payé six mille francs l'élucubration d'un cubiste, le cubisme a grandi de six mille coudées. La seule façon de susciter l'intérêt si l'on n'a pas eu la chance d'atteindre les gros chiffres, est de mourir de faim ou d'en avoir les apparences. On peut aimer un romancier s'il a atteint la centième édition, mais il n'est pas mauvais de protéger un bohème, si celui-ci manifeste par son avidité à table qu'il ne dine pas tous les jours et qu'il a oublié de déjeuner. « Il y a en bas un poète qui sent l'ail ! » s'exclamait M. de Nieuwerkerke en montant chez la princesse Mathilde. Le surintendant des Beaux-Arts du Second Empire en conçut, à la fois, de l'épouvante et du respect. Cette fois, il n'était pas mal tombé puisqu'il s'agissait de Louis Bouilhet. Mais que les jeunes gens curieux de stratégie me croient : entre l'ail et le parfum cher, entre la misère et la fortune immense, il n'y a de place que pour l'indifférence publique !

HENRI DUVERNOIS.

### HEROS OUBLIÉS.

Il était une fois deux gentlemen qui ne sortaient jamais l'un sans l'autre. Je veux parler de lord Gunning et de son ami, le colonel Kelly. Cela se passait à Londres, sous le règne du roi Georges IV, et pour oubliés qu'ils soient de nos jours, ces personnages n'en eurent pas moins jadis leur heure de célébrité. Les petites bouquetières de Saint-James Street avaient vite fait de les reconnaître parmi la foule des promeneurs et les oisifs accoudés à la fenêtre de leurs cercles se les montraient du doigt.

Le colonel Kelly était court et gros avec une ronde et rouge petite figure, un chapeau qui le coiffait jusqu'aux oreilles, un habit qui lui montait jusqu'au menton ; lord Gunning était maigre et long, avec un œil jovial, un abondant collier de barbe, une figure souriante qui, vaguement, rappelait celle de notre bon roi Henri. En dehors de leur noble exactitude à fréquenter les voies à la mode, chacun d'eux avait sa spécialité et de cette spécialité chacun tirait sa gloire, gloire légitime autant qu'enviable. C'est ainsi qu'après de longues recherches et pour son usage parti-



culier, le colonel avait découvert la recette d'un cirage à nul autre pareil. L'essentiel, n'est-ce pas ? est de bien faire ce qu'on fait. A coup sûr, d'autres pouvaient l'emporter par la cravate, la culotte ou l'habit, mais pour l'entretien des bottes le colonel n'avait pas son égal et quelques progrès qu'on ait pu faire depuis en cet art, l'on ne dépassa jamais, dit-on, que de fort peu, les résultats obtenus par ce dernier. Il redoutait, d'ailleurs, l'indiscrétion et poussait le mystère jusqu'à fabriquer sa pâte miraculeuse, y consacrant le meilleur de ses loisirs et menant une existence bien remplie au milieu de ses fioles et de ses bottes. Gunning lui-même, son compagnon fidèle, ne fut point admis dans ses confidences.

Au surplus, de son côté, Gunning nourrissait une passion qui l'absorbait fort. Disons-le tout de suite, Gunning aimait la couleur brune. Déjà, vers 1806, on avait signalé à Brighton la venue d'un gentleman qui mettait une insistance bizarre à s'habiller en vert des pieds à la tête. Cela avait duré jusqu'au jour où, pris de folie furieuse, l'énigmatique personnage avait jugé bouffon d'exécuter une pirouette de sa fenêtre dans la rue. Lord Gunning ne paraît guère avoir songé au suicide. Mais il n'en travailla pas moins toute son existence à se vêtir en brun, depuis le haut jusqu'en bas. Il en était de même de ses chevaux qui étaient bruns, des harnais de ses chevaux, de son curricule et de ses gens que, l'un après l'autre, il convertissait à sa nuance favorite. Pourtant, vue d'ensemble, lord Gunning jugea que sa personne ne présentait point encore toute l'unité voulue et pour remédier à ce défaut choquant, il prit une maîtresse du nom de Brown, Miss Brown, ce qui, traduit en français, signifie exactement Mlle Brun. De ce jour, son bonheur fut assuré et, la conscience tranquille, pour achever d'embellir son existence, il entreprit de réunir une collection de tabatières dont il usait méthodiquement à tour de rôle. Il vous disait : « Celle-ci est une tabatière dont il convient de se servir par un jour de beau temps, celle-là par un jour de pluie, cette autre par une matinée de brouillard ». Jamais, au grand jamais, on ne parvint à découvrir sur quel système il se fondait pour établir ces distinctions subtiles.

Et maintenant, j'ai beau chercher, je crois bien avoir dit l'essentiel sur mes deux héros. Sur la fin de lord Gunning nous ne savons rien de très spécial, sinon qu'il mourut de sa belle mort. Mais Kelly termina ses jours de façon tragique. Un soir, à l'improviste le feu prit à sa demeure. Notre guerrier ne songea d'abord qu'à déguerpir au plus vite ; mais dès qu'il se vit tiré d'affaire, il fut saisi de regrets affreux, à l'idée de perdre sa collection de bottes. Au moins, s'il en avait pu garder quelques



spécimens ! S'il avait pu conserver sa paire favorite ! — Car le colonel possédait une paire qu'il préférait entre toutes ! — Et voilà que soudain on le vit se précipiter dans les flammes . Nul doute qu'il ne cherchât à sauver sa fameuse paire . Hélas ! jamais plus il ne devait reparaitre .

Ainsi périt, regretté de toute la fashion, l'homme le mieux chaussé de Londres, personnage dont, selon moi, il eût été choquant de ne point rappeler ici la mémoire .

ROGER BOUTET DE MONVEL.

### MODES.

Nos jeunes élégants sont dans la joie : ils ont maintenant un nouvel habit grâce auquel — et la mode des favoris aidant — ils pourront tous et sous peu aspirer à ressembler au prince de Metternich dans sa jeunesse . C'est un frac à col droit assez haut en velours et à larges revers de soie . De la pointe partent cinq gros boutons boules qui s'étagent jusqu'à la poitrine . Le gilet est de casimir gris brodé et le pantalon demi-collant . Avec la cravate blanche le col Saxe, naturellement . Cet habit est noir, bleu ou gris . Kriegek qui l'a conçu a imaginé, pour l'accompagner, un nouveau chapeau claque qui, au lieu de se fermer de haut en bas, se plie à plat dans le sens de la longueur, comme le bicorné de jadis . On peut ainsi le mettre sous le bras le plus galamment du monde . Ceux de nos élégants qui sont décorés sauront que sur un tel habit — et même, cet hiver, sur les autres, — la décoration se porte à l'ordonnance . — Nos dames ornent maintenant leurs robes, tailleurs ou robes d'après-midi, d'une fleur appropriée . Dans nos maisons de couture les robes sont « passées » avec la fleur qui leur convient . Dans certaine grande maison de la rue de la Paix, il y a même une « bouquetière » qui promène toute la journée son gracieux panier fleuri à travers les salons, comme c'était jadis la tradition dans les cercles et les théâtres . Et la jolie bouquetière fait des affaires d'or . Il faut s'en féliciter, car une fleur jette une agréable note claire sur les robes sombres et les fourrures soyeuses .

A la feuille de ce jour est jointe la gravure 28 .

La reproduction des gravures et des articles de ce journal est absolument interdite, même par extrait.

Le Gérant : JACQUES DE NOUVION. Imp. de Vaugirard, H.-L. MOTTI, dir., 12-13, impasse Ronsin, Paris